

charge, en psychiatrie comme ailleurs, ils endurent davantage, parce qu'ils ont plus profondément assimilé les normes sociales, viscéralement même, le regard de la société leur pèse, être fou leur est bien plus insupportable car à la douleur psychique s'ajoute la honte sociale, le sentiment de déchoir. À l'hôpital public où ils échouent, les déjà bonheurs, les déjà déchus, les schizophrènes enfants de la Délais ou fils d'ouvriers algériens ont beaucoup moins à perdre.

Adrienne se sent solidaire de ces schizophrènes au rebat, du même bord dans la lutte des classes, et reste toujours attentive aux rapports de force, qu'elle décrit ainsi : au sommet les médecins bourgeois, qui n'écourent pas la base, prennent de haut la classe ouvrière des ASH et des aides-soignants comme celle des internés. Et au milieu, se tenant maladroitement sur la ligne de front, la classe moyenne des infirmiers, indécise, changeante, parfois l'alliée de la classe dirigeante, parfois sa victime.

Adrienne, fille de chauffeur roulier, est née à Valenciennes, voudrait travailler le plus tôt possible, ne se destinait pas, elle non plus, à la psychiatrie. Elle passe d'abord un CAP cuisine puis un BEP salle et enfin un CAP pens de maison. Elle embauche comme serveuse à bord de bateaux de croisière, de trains de luxe, puis travaille comme femme à tout faire pour les familles des beaux quartiers de Lille. Enceinte, elle démisionne, déménage dans une petite ville de périphérie avec son mari policier, veut changer d'ambiance, Un

voisin de pulier, infirmier, propose de transmettre son CV pour un poste d'agent hospitalier. Trois semaines plus tard Adrienne se présente à un entretien, est recrutée et affectée à la crèche du personnel, heureuse de passer ses journées avec des nourrissons plutôt qu'avec des bipolaires. Elle y reste dix ans puis est déplacée au pavillon 4B — je ne voulais pas y aller, le service avait une réputation épouvantable, on racontait que c'était sale, que les patients étaient très agités, Maria, Youcef et Robert étaient déjà là. Mais heureusement l'ambiance était bonne, l'équipe soudée, et j'ai trouvé ma vocation.

Je vais le dire très simplement, j'aime les fous, j'aime bien tout ce qui est hystérique, leurs délires me fascinent, même si je sais aussi leur souffrance. J'ai le profil pour apaiser leurs moments de crise, en vingt ans de carrière je n'ai eu peur que deux fois.

Adrienne aime peut-être la folie comme d'autres la violence ou le danger. Pour l'adrénaline. Adrienne aime peut-être côtoyer les fous pour le sentiment de puissance — de supériorité? —, la puissance d'apaiser le père.

J'ai un truc avec les fous, je leur donne de la joie de vivre, je reçois souvent des propositions amoureuses ou sexuelles, on en discute avec le patient, c'est normal. Mes enfants n'aiment pas entendre ce genre d'histoires, ça les inquiète, ça les gêne toute cette impudeur, cette familiarité, mais c'est juste qu'on vit ensemble, ils nous racontent tout, on connaît leurs histoires, leurs familles, leurs secrets, on s'appelle par